

Pourquoi le racisme a-t-il la peau si dure ? Il semble revenir sans cesse malgré la confirmation réitérée qu'il manque de fondements sérieux. En effet, après la deuxième guerre mondiale, Claude Lévi-Strauss pensait que nous en avions définitivement fini avec le racisme, puisque les scientifiques, notamment les généticiens, avaient pu démontrer qu'il n'y a aucun fondement biologique à la prétendue différence de races au sein de l'espèce humaine. Et pourtant, un demi siècle plus tard, force nous est de constater que le racisme a refait surface avec une force inattendue. Comment expliquer ce phénomène de séparation dans la haine qui fait que certains ne cessent de retracer une frontière entre eux et les autres, les inférieurs ?

Renaissance du racisme

Si le racisme renaît sans cesse alors même que ses bases ne sont pas scientifiquement établies, c'est qu'il faut le situer dans la sphère sociale, là où des caractéristiques physiques apparentes peuvent avoir un impact. Ce qui induit une cassure sociale, ce sera une différence perceptible au premier abord : la couleur de la peau, la taille, la pilosité, la largeur du nez, la forme des yeux... Ce sont toujours des caractéristiques perceptibles immédiatement et au premier abord. Le racisme ne repose pas sur la courbure des cils ou la forme des ongles.

L'échelle du racisme de Norberto Bobbio présente cinq degrés¹ : le mépris (à travers des expressions verbales désobligeantes), l'évitement (informel), institution d'une séparation, la ségrégation et l'agression physique. Pour notre part, nous situerons ce dernier degré dans la violence physique, même si son origine peut être trouvée dans le racisme. Dans le cas du crime raciste, le racisme passe en second face au caractère criminel de l'acte. C'est donc le racisme dans ces quatre premiers degrés que nous voudrions envisager.

D'emblée, nous devons distinguer les actes racistes des théories racialistes. Il nous faut comme, le fait Todorov, distinguer les théories et doctrines qui peuvent être désignées comme racialistes et les attitudes et comportements racistes qui ne reposent pas sur une idéologie construite et explicite, qui ne prétendent en réalité à aucune cohérence. Or, la question est la suivante : les arguments de type génétique ou biologique sont impuissants à résoudre la question du racisme ou du racialisme, puisque les démentis répétés par les sciences n'empêchent pas la prolifération de comportements et même de nouvelles idéologies basées cette fois sur des faits sociaux. « Ils ne sont pas comme nous », « Ils ne vivent pas comme nous, c'est dans leur culture ». Si le social résiste à ce point à des démentis scientifiques, c'est qu'il a sa logique propre. Alors des attitudes et même des idéologies peuvent faire renaître le racialisme sous la forme de doctrines conscientes et argumentées basées sur des faits sociaux.

Une logique sociale

Cette logique collective contraste également avec la logique individuelle qui fait que nous pouvons être racistes même si nous ne le sommes pas à l'égard de ceux que nous connaissons personnellement, les voisins, les collègues, les amis d'amis, par exemple... Lorsque nous entrons dans une relation individuelle ou singulière, c'est vers la personne que nous nous tournons et pas vers un ensemble de caractéristiques. Or, le racisme joue au niveau de préjugés qui sont pris ensemble pour former une constellation qui nous empêche de voir l'autre dans sa singularité. C'est ainsi que l'argument qui est souvent avancé comme preuve que l'on n'est pas raciste est irrecevable. « Je ne suis pas raciste puisque les parents de la

¹ Voir N. Bobbio, "Razzismo oggi", in *Elogio della mitezza*, Milano, Il saggiatore, 1998.

meilleure amie de ma fille sont des Candeginais², et nous nous entendons très bien avec eux. Ce sont des personnes charmantes. ». La question du racisme se joue en effet à un autre niveau. Prenons par contre au sérieux la phrase inverse : « Je déteste les Candeginais, même si mes voisins candeginais sont des personnes charmantes ». En effet, les deux termes ne sont pas réversibles. Cette deuxième affirmation, qui met elle aussi bien en évidence le fait que la logique sociale contraste avec la logique individuelle, laisse espérer que la solution pour éliminer le racisme serait de mieux connaître l'autre et de la fréquenter davantage. Ces deux exemples illustrent un malaise quant à l'expression et la reconnaissance de son propre racisme.

Le crypto-racisme

Pourtant, ce à quoi nous devons faire face aujourd'hui, c'est d'une part, le racisme comme attitude ordinaire affichée, d'autre part le racialisme comme idéologie raciste qui prend de nouvelles formes, soit qu'il se cache, soit qu'il trouve des justifications sociales ou culturelles, car il se déplace et avance masqué.

Michel Wierviorka a mis en évidence le fait que le raciste a d'abord préféré parler d'ethnie ou de culture pour désigner les lignes de frontières infranchissables selon lui. Mais on sait à quel point ce terme d'ethnie peut être ambigu. Tantôt utilisé par ceux qui sont ouverts à la culture de l'autre (la musique ethnique,...), tantôt pour cacher la fermeture de certains groupes. D'ailleurs, le raciste connaît parfois très bien les us et coutumes de celui qu'il méprise, et argumente en faveur de la préservation des différences et des spécificités de chacun. Parce que toutes les différences et toutes les identités sont respectables, dira le raciste, il faut laisser les personnes vivre pleinement leur identité au sein de leur communauté. Et c'est là un propos que peuvent tenir aussi les anti-racistes. Mais le ressort de cet argument tenu par des racistes est bien plus le refus du métissage que l'estime de l'autre. En dernière analyse, le point décisif sur lequel se séparent les racistes et les anti-racistes est bien la question du mélange et de la rencontre: refusée par les premiers et prônée par les seconds. Deux anthropologies s'affrontent ici, deux conceptions de l'humain et de son histoire.

C'est ainsi que paradoxalement au nom du relativisme culturel, qui est souvent porté par des anti-racistes et au nom de la force de la culture dans la formation individuelle, les cultures se substituent aujourd'hui aux races pour apparaître comme des identités collectives (régionales, nationales, religieuses ou ethniques) qui forgent les individus de manière définitive et que nous pouvons hiérarchiser. Comment respecter les personnes qui mangent du chien, les cultures qui ne traitent pas leurs femmes comme des égales, ... ?

Bien sûr, le culturalisme développe une conception erronée de la culture, puisqu'il ne laisse aucune place critique à l'individu en son sein et voit plutôt la personne comme complètement perméable aux convictions, aux comportements et aux valeurs collectives. Or, bien sûr, la culture est faite du travail individuel sur un donné collectif. Il s'agit d'adhérer ou de résister plus ou moins à ce qui est reçu.

Alors que les racistes tiennent à leurs identités fermées³ et marquées par des caractéristiques stables, les anti-racistes, en prônant le métissage prônent la rencontre, l'identité humaine comme plastique et faite de la synthèse inédite en chaque individu de caractéristiques collectives volontaires et involontaires. Selon ces derniers, chacun est marqué par l'appartenance à une pluralité de groupes : ainsi si je suis femme, philosophe, mère, belge, francophone... ces groupes ne se recoupent pas totalement et parviennent à une synthèse

² Nous inventons un terme ici qui nous permet d'envisager n'importe quel groupe qui fait l'objet d'un rejet.

³ Voir A. Sen, *Identité et violence*, Paris, Odile Jacob, 2007.

singulière par ce que j'en fais. Ces identités communes ne sont pas des données, mais sont travaillées par les individus qui les portent et les font ainsi évoluer. En outre, je peux être une philosophe atypique au sein du département de philosophie, féministe et critique à l'égard du rôle classique des mères...

Or pour que la culture fonctionne selon une logique raciste, il faut qu'elle repose sur une conception de l'identité fermée, c'est-à-dire un ensemble de caractéristiques données qui s'imposent aux individus. Dès lors, toutes les caractéristiques culturelles devraient être endossées de manière acritique par les individus, qui y seraient entièrement soumis. Ainsi le racisme ne pourra apparaître comme tel que s'il permet d'identifier *globalement et définitivement* une personne par son origine, sa religion, sa langue et les valeurs qui en découlent. Par contre, les identités ouvertes insistent sur la distance que chaque individu connaît par rapport à sa culture et à ses groupes d'appartenance, volontaire ou involontaire, à l'histoire de ces cultures qui évoluent grâce aux individus et aux rencontres.

Pourtant, cette préoccupation de débusquer les crypto-racistes date de la fin du siècle dernier, lorsqu'il était de très mauvais ton de se montrer raciste. Aujourd'hui en revanche, il semble à nouveau possible de se dire raciste au nom d'une certaine vigilance à l'égard de l'autre dont les valeurs menacent notre culture (soit considéré comme décadent, soit comme pré-moderne). Alors les identités se ferment et se répliquent mutuellement en s'opposant. C'est le mécanisme de fermeture et haine de l'autre qu'il faut donc repéré derrière des attitudes et des discours très variés.

Mépris de l'autre comme collectif

Ainsi, au-delà de son polymorphisme, le racisme serait plutôt une volonté de se distinguer en substantialisant les différences et en les traduisant hiérarchiquement. Au-delà du mécanisme identitaire universel qui suppose la comparaison et la distinction de l'autre et de son groupe pour l'affirmation de soi, les racistes hiérarchisent les groupes et se tiennent toujours dans une position supérieure par rapport à l'autre et aux autres qu'ils méprisent.

Avec la modernité et le rêve des Lumières, que partagent largement les anthropologues, nous avons pensé que la connaissance des autres cultures et leur fréquentation entraîneraient leur reconnaissance, c'est-à-dire leur respect et leur estime. Or, cela n'est vrai que jusqu'à un certain point. Certes, si la reconnaissance de l'autre suppose toujours une certaine connaissance, en revanche, la connaissance peut coexister avec le mépris et la dévalorisation de l'autre. Le raffinement culturel et la barbarie peuvent se côtoyer, c'est un constat inévitable, quoique toujours aussi douloureux pour les modernes.

Ainsi, les différences prétendument établies comme décisives pour refuser la reconnaissance de l'autre comme alter ego résultent la plupart du temps de préjugés, que des données objectives ne parviennent pas à renverser⁴. Manifestement, la connaissance ne mène pas à la reconnaissance : le savoir ne garantit ni le respect, ni l'estime de l'autre⁵. Bien sûr, c'est presque toujours par manque de connaissance de l'autre que nous en venons à le surestimer ou à le sous-estimer et souvent à passer de l'admiration inconditionnelle au rejet. Et pourtant, la connaissance des autres ne peut pas à l'abri du mépris à leur égard. Le racisme repose en effet sur des mécanismes imperméables aux démentis factuels et scientifiques, aux acquis épistémiques, puisqu'il relève de la dimension affective de l'identité ou des visées de l'action.

⁴ Voir Pierre-André Taguieff, *La force du préjugé*, Paris, La Découverte, 1988.

⁵ Voir G. Steiner, *Dans le chateau de Barbe-Bleue*, Paris, Gallimard, 1986. L'auteur insiste sur la fin d'un rêve moderne: la culture ne mène pas à l'édification morale. La preuve en est que Buchenwald est à quelques kilomètres de la raffinée ville de Weimar.

Ainsi, un attachement insécurisé et non explicité à soi et à ce qui nous semble être le cœur de notre identité va nous faire percevoir l'autre comme une menace. Les racines du racisme peuvent alors être la peur de l'autre (menaçant économiquement, socialement ou politiquement), la nécessité de se construire une identité collective dominante (parce que insécurisée), la volonté de maintenir certaines prérogatives ou un statut privilégié (ce qui peut dans une certaine mesure rejoindre la peur de l'autre comme menace), etc. L'identité des racistes est souvent réactive et fragile, mais d'autant plus dommageable pour celle des autres qu'ils méprisent.

A cet égard, Todorov a introduit une distinction très utile entre trois axes de la relation à l'autre et aux autres : l'axe cognitif ou de la connaissance de l'autre, l'axe de axiologique ou de l'évaluation, l'axe politique ou praxéologique. Présents dans toutes les rencontres, ces trois axes ne se recoupent pas⁶. C'est ainsi que l'on peut connaître l'autre avec pour objectif de le manipuler (axe praxéologique) à des fins commerciales ou stratégiques, par exemple, ou au contraire à force de le fréquenter renoncer à le convertir (axe praxéologique). Lorsque règne la loi du ressentiment, c'est en raison d'une insécurité propre que l'autre et les autres doivent être niés (axe axiologique). Et malheureusement, même si la connaissance renverse les préjugés liés à l'ignorance de l'autre, elle ne peut s'attaquer à des visées praxéologiques et des hiérarchies de valeurs que dans le cas où nous sommes prêts à nous remettre en question, lorsque nous faisons preuve d'une identité ouverte. Sans cette hypothèse, que fait René Girard avec la structure triangulaire du désir mimétique, nous ne pourrions comprendre la haine que se vouent les frères ennemis.

C'est donc sur l'axe de la valeur ou axiologique que se situe le racisme. En effet, le raciste est celui qui refuse de reconnaître l'égalité de l'autre ou des autres et traduit les différences en hiérarchies. Il n'a pas toujours un objectif praxéologique, comme la maîtrise de l'autre par exemple, mais il occupe toujours la position supérieure par rapport à celui qui est stigmatisé. Et à cet égard, le fait que la relation ne soit ni réversible, ni réciproque est déjà la marque d'une injustice : celle d'une position supérieure usurpée définitivement. Et certes, il est d'autant plus facile de prétendre à cette position d'exception que l'on est ignorant des autres. C'est pour cette raison que les caractéristiques dénigrées sont le plus souvent irréversibles et involontaires : afin que l'autre ne puisse pas s'en départir.

Finalement, la marque du racisme consiste à s'en tenir aux préjugés qui ne reposent sur aucune véritable connaissance de l'autre et à y réduire les individus, qui ne sont rien d'autre qu'un échantillon d'une identité collective. Alors, il s'agit de hiérarchiser les groupes et les individus au nom d'une supériorité de l'identité collective à laquelle appartiennent les racistes et affirmer que leur groupe est supérieur de sorte qu'ils justifient le mépris des autres en raison de l'écart qu'ils marquent vis-à-vis de leur identité.

⁶ Voir T. Todorov, *Les Morales de l'histoire*, Paris, Grasset, 1991, T. Todorov, *La Conquête de l'Amérique*, Paris, Seuil, 1983, T. Todorov, *La Peur des barbares*, Paris, Laffont, 2008.